Géométrie du silence
 [...]

La loi du vide se répand

Réseau de glace

[...]

Perles noires sur paupières d'étoiles (p. 74).

L'univers meurt, donc je meurs.

Marie-Christine Aubin
 Collège universitaire de Saint-Boniface

**GENUIST, Monique (2000) *Racines de sable*,
 Sudbury, Prise de parole, 129 p.
 [ISBN: 2-89423-102-4]**

Avec ce court roman *Racines de sable* (2000), Monique Genuist, n'en est manifestement pas à ses premières armes: elle a déjà publié plusieurs textes, dont six romans. Nous retrouvons avec bonheur l'écriture limpide de cette enseignante, d'origine française, maintenant à la retraite en Colombie britannique, mais qui a choisi de poursuivre sa carrière en Saskatchewan. Avec ce texte, la romancière invite les lecteurs à rentrer de plain-pied dans une histoire où la narratrice partage ses craintes, ses désirs et ses impressions avec humour et simplicité.

C'est justement la perspective unique qu'adopte Monique Genuist qui lui permet de raconter l'histoire d'une famille en particulier et dont la vie se résume en peu de mots: rires, larmes, tendresse, amour, attentes, travaux, loisirs, rénovations et ventes de garage...

Rénovations et ventes de garage? Oui, et, à prime abord, cela peut paraître curieux, voire incongru, d'accorder tant d'importance à ces épisodes, mais c'est parce qu'elles constituent la préoccupation première de la narratrice. Et voilà justement ce qui doit amuser le lecteur: la découverte que la perspective adoptée par la narratrice ne peut être qu'imaginaire puisque celle-ci est en fait une maison, baptisée par son propriétaire bien-aimé du nom de Sandrine. En accordant une voix et une âme à cette maisonnette coquette, la

romancière apporte une certaine originalité à son récit car elle a habilement placé au cœur du foyer et du roman la vie familiale du couple Pierre et Janine et de leurs trois enfants, Yann, Sophie et Janou. Or, depuis que ces derniers, maintenant devenus grands, ont quitté le nid, les parents s'apprêtent à partir: ils plient bagage, rangent, nettoient, organisent une vente de garage et font visiter la maison aux étrangers que Sandrine évalue avec nervosité.

Le prétexte narratif de la vente de la maison permet donc à Sandrine d'évoquer quelques merveilleux souvenirs qu'elle savoure, ainsi que l'angoisse qu'elle ressent face à tout changement éventuel: nouveaux propriétaires, réaménagement ou, pire encore, rénovations. Sandrine observe également de son angle privilégié comment Pierre et surtout Janine sont tiraillés entre leur très grande nostalgie vis-à-vis de leur petit cocon tant connu et aimé et l'anticipation grandissante de s'envoler vers de nouveaux horizons. Quel est l'avenir réservé à toutes les parties intéressées?

La narratrice retrace succinctement celle des trois enfants qui s'étaient souvent gaiement livrés «à des sarabandes endiablées» (p. 90) entre les murs de leur demeure. Sandrine, comme les parents, les voit partir avec une pointe au cœur et elle conclut:

Je crois que l'enfance a été leur meilleur temps, le mien également. Au fur et à mesure qu'ils se transformaient en adolescents, ils s'éloignaient du bonheur. Soudain, plus rien ne les satisfait [...] (p. 90-91)

Le changement et le renouvellement sont intrinsèques à la complexité de chaque vie et se manifestent de façon sporadique. Par ailleurs, l'existence, telle une mosaïque, est composée de fragments d'histoire disparates et de la présence d'individus aux profils de camée brièvement illuminés que l'on croise et rencontre au gré du hasard. Certains, nous apprenons à bien les connaître; et, de tous les personnages présentés, ce sont Sandrine et Janine, ces complices dans leur «solidarité féminine» (p. 71), qui traduisent le mieux cet étrange désir de vouloir saisir et contrôler leur destinée.

Pour la maisonnette, ses fondations fixées dans le sol, il est évident qu'elle est irrémédiablement condamnée à subir le

passage du temps. Toutefois la liberté dont bénéficie Janine apparaît comme une fleur fragile. Tel un nénuphar à peine éclos se ballottant sur la surface tranquille d'une eau profonde, l'épanouissement semble évanescant. Sa vie est comme la longue et délicate tige de la fleur retenue par les nombreuses racines qui l'ancrent dans le sable. Confrontée à l'exil et au doute, aux perpétuels recommencements, Janine construit petit à petit son nid. Elle le fait avec lucidité et réflexion. Avec la maternité, par exemple, elle se pose des questions. Comment faut-il élever ses enfants pour qu'ils soient heureux?

Entre la discipline sévère, le dressage strict et exigeant d'un côté, et le laisser-faire, laisser-vivre de l'autre, elle n'avait pas été toujours sûre de savoir choisir. Elle penchait pour l'indulgence et la liberté dont elle avait manqué [...] (p. 26)

Mais cette liberté, éphémère et indomptable, Janine ne la maîtrise pas. Elle doit se plier, comme Sandrine, se mouler aux circonstances; elle ploie sous le poids de la responsabilité.

[...] N'ayant pas le luxe de refuser, Janine est entrée sur le marché du travail à contrecœur. Dès ce jour allait commencer, pour tout accomplir en même temps, sa course contre la montre qui durerait jusqu'au-delà de l'adolescence des trois enfants (p. 75).

Elle regrette bien sûr que son mari se tienne en dehors de

[...] ce qu'il appelait [les] histoires de femmes. Comme il n'appartenait pas à la génération des nouveaux pères, il restait muré dans ses limites; il préférait s'absorber dans son travail, dans ce qu'il appelait les choses sérieuses, l'apprentissage du monde [...] (p. 75)

La petite pointe féministe, qui vise son mari et l'homme en général dans ce passage, disparaît; mais la dague réapparaît, plus pointue et menaçante, puisqu'elle vise toute la société un peu plus loin. Car, si Janine accepte peu à peu de s'adapter à la folie du rythme exaspérant de sa vie, ce n'est pas en fin de compte sans regret qu'elle constate qu'elle s'est toujours sentie écartelée par ses multiples devoirs conjugaux, familiaux, sociaux, professionnels... Janine, par ses propos, illustre bien le dilemme problématique vécu par des milliers de femmes aujourd'hui. Sont-elles bien indépendantes et

libérées? La question mérite une certaine réflexion comme le montre la longue citation qui suit:

[...] Ce dont j'aurai le plus souffert, c'est du morcellement constant de mon temps à partager avec eux, avec Pierre, avec les obligations de ma profession. Tu vois, Sandrine, il m'aurait fallu une vie pour aimer Pierre, une autre donnée à élever les petits, une troisième pour le travail. Ah, j'oubliais, une pour les voyages, la connaissance de la nature, l'apprentissage des langues, la lecture de tous les livres, que sais-je encore? Je n'ai reçu qu'une courte vie où j'ai tenté de fourrer tout cela pêle-mêle... Si bien que j'arrive au seuil de l'âge, fatiguée d'une profonde lassitude, et je me sens coupable de n'avoir rien accompli. Je me suis tellement dispersée que j'ai l'impression d'avoir à peine commencé à exister [...] (p. 98-99)

Ainsi, il nous apparaît que ce personnage est plus pertinent et beaucoup mieux exploité que celui de la maison: son ton et son discours paraissent vraisemblables et émouvants. Et, comme nous, Sandrine entend Janine et l'écoute. En créant cette conscience passive ou oreille attentive, Monique Genuist permet à cette sensibilité féminine de s'exprimer, et ce faisant, de trouver un écho chez d'autres lecteurs.

Bien que fort agréable, la lecture de ce roman n'en est pas pour autant ce que l'on considérerait «passionnante» puisqu'on ne dévorera pas ce livre comme on le ferait avec un drame psychologique ou un mystère, genre *thriller*. C'est une lecture légère et distrayante qui ne conviendra peut-être pas à tout le monde mais qui est agréable et souvent touchante à cause des prémisses de base de cette focalisation «féminine» faite par une narratrice imaginaire. La maison Sandrine nous permet «d'espionner» avec elle les moments intimes d'une famille ayant partagé plus de trente ans de vie commune. Surtout, elle évoque toute la gamme des émotions auxquelles nous devons invariablement nous identifier: la peur, l'ennui, l'amour, la nostalgie... bref, les pierres angulaires de notre vécu. La narratrice de *Racines de sable* nous invite à nous asseoir confortablement pour feuilleter son grand album de souvenirs. Avec elle et grâce à elle, nous nous remémorons quelques drames typiques d'une famille ordinaire, une série d'expériences, bâties de matières riches et denses et qui se

dressent telle une charpente solide, bien ancrée dans le sable mouvant du temps. C'est comme cela qu'elle se construit toujours notre vie...

Lise Gaboury-Diallo
Collège universitaire de Saint-Boniface

LÉVEILLÉ, J. R. (dir.) (1999) *Les Éditions du Blé: 25 ans d'édition, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 205 p. [ISBN: 2-921347-53-9]*

L'ouvrage *Les Éditions du Blé: 25 ans d'édition* est une œuvre d'art en soi. D'un format inhabituel, plus large que long, la couverture, de couleur écrue, présente aussi une texture peu commune, ondulée, rêche, qui n'est pas sans rappeler le blé, symbole significatif de ce que l'on produit dans les Prairies. Au centre, les trois lettres, BLÉ, sobrement gravées comme au cœur d'un champ balayé par le vent des plaines.

C'est incontestablement avec amour que ce livre-anniversaire a été réalisé, avec soin aussi, mettant en valeur l'œuvre de vingt-cinq auteurs et de vingt-cinq artistes qui ont illustré la province, son visage, sa vie, sa vitalité. La présentation graphique, qui a valu à Bernard Léveillé le prix du *Book Design of the Year* de l'*Association of Manitoba Book Publishers*¹, retient particulièrement notre attention: le papier glacé, brillant, fait ressortir le blanc, immense cadre entourant les créations visuelles et les textes, couleur mythique d'une province revêtue de neige la moitié de l'année. Ainsi, avant même d'aborder la lecture des textes ou l'observation des tableaux, a-t-on une perception du Manitoba: la vie aux champs, l'hiver, l'espace à perte de vue, le vent, de quoi nourrir la pensée onirique de ses habitants

[...] tantôt portée vers ce côté-ci, tantôt vers ce côté-là, subjuguée par l'horizon où monte le soleil ou par celui où il s'enfoncé comme en des abîmes de mystère (Gabrielle Roy, p. 179),

entraînée par l'immensité de la plaine ou par le mouvement de la ville, «Regard double» (Paul Savoie, p. 19).